

**REFUGIE DANS SON PROPRE PAYS. REECRITURE DE
L'HISTOIRE POUR UNE REHABILITATION DE L'IDENTITE
BERBERE DANS LE TRIPTYQUE *IZURAN* DE FATEMA BAKHAI**

**REFUGEE IN HIS OWN COUNTRY. REWRITING HISTORY FOR A
REHABILITATION OF THE BERBER IDENTITY IN THE
TRILOGY *IZURAN* OF FATEMA BAKHAI**

Fatma Zohra GHANEM¹

Nadjiba BENAOUZ²

¹Université Mohamed Khider, Algérie.

²Université Mohamed Khider, Algérie.

Résumé

Abordant Histoire, société et langue et leurs représentations, notre travail s'inscrit dans la perspective d'une analyse socio-historique. Notre corpus de recherche est le triptyque *Izuran* de l'écrivaine algérienne Fatéma Bakhai, à travers lequel nous essayerons de démontrer la manifestation du statut-identitaire de l'individu berbère, réfugié dans son propre pays.

Mots-clés : langue, histoire, société, *izuran*, identité

Abstract

Addressing History, society and language and their representations, our work is in line with the a socio-historical analysis. Our corpus is the *Izuran* triptych by the Algerian writer Fatéma Bakhai, through which we will try to demonstrate the manifestation of the identity-status of the Berber individual, refugee in his own country.

Keywords : language, history, society, *izuran*, identity

¹ Fatma Zohra GHANEM

C'est simple et trivial, les linguistes le ressassent d'ailleurs à chaque occasion : « une langue est un instrument de communication, un système de signes vocaux spécifiques aux membres d'une même communauté » (Dubois, Jean et *al.* 1973 : 276). Sachant que du point de vue génétique, anthropologique et mythologique, il est affirmé que les ethnies humaines ne faisaient partie que d'un seul et unique groupe, la question s'est posée, elle a hanté l'esprit et l'imaginaire de la littérature et des linguistes. Alors qu'il y a plus de 6000 langues parlées au monde, existe-t-il une langue mère ? Une seule et unique protolangue étant à l'origine de toutes les familles de langues, joignant l'indo-européen à l'ouralien, à l'altaïque et aux langues chamitiques. En soulevant un tel questionnement, c'est en réalité l'origine de son identité que l'être humain cherche à recouvrir.

La langue est devenue une obsession c'est d'ailleurs pourquoi en 1906, William James Sidis, l'homme considéré comme étant le plus intelligent du monde, décide de créer « La langue Vendergood » qui fut étonnement reconnue par les linguistes comme étant parfaite. Les limites de l'univers cinématographique et romanesque se sont souvent mélangées à celles de la linguistique puisqu'en 1915, l'écrivain et poète britannique J.R.R Tolkien, crée à son tour dans ses récits « la langue elfique Quenya » spécifique à la terre du milieu, un monde imaginaire inventé par ce dernier, un univers méconnaissant l'impossible, cerné d'elfes, d'ogres, de trolls, d'hobbits et d'hommes. En 1945, dans son célèbre roman *1984*, Georges Orwell crée la langue Novlangue. En 1985, le linguiste américain Marc Okrand prend l'initiative d'inventer la langue Klingon, une langue extraterrestre insérée dans le célèbre film devenu phénomène de société *Star Trek*, en 2005 les créateurs du film *Avatar* ont aussi inséré une langue inventée appelée Na'vi.

En 1994, l'Américain Merritt Ruhlen re-déclenche le débat linguistique dans un livre qu'il publie, intitulé *L'origine des*

langues, déclarant dans ses pages qu'il n'existe qu'une seule et unique langue mère originelle, il affirme que :

A long terme, nous sommes sûrs que la masse de données témoignant de la monogénèse des langues existantes deviendra si contraignante que la question ne sera plus de savoir si toutes les langues du monde sont apparentées, mais pourquoi il a fallu si longtemps à la communauté linguistique pour s'en apercevoir (VICTORRI, Bernard, 2006 : 07)

Noam Chamsky s'oppose, en partie, à cette théorie puisque d'après lui :

Nous ne venons pas d'Adam et Ève. Vérifiez vos sources. L'histoire d'Adam et Ève est complètement fausse. Sortez de votre monde et renseignez-vous sur une certaine réalité. Quant à l'origine des langues, il est possible que les langues aient une origine unique. Mais nous n'avons encore aucune preuve évidente.²

Dans une telle frénésie, les mythes de l'origine se sont empilés essayant de retracer le fil de l'humanité. Alors que la religion islamique affirme que la langue mère parlée au paradis par Adam et Eve n'est autre que l'arabe, le christianisme est certain qu'il n'y a eu d'autres langues que l'hébreu et le latin allant jusqu'à affirmer que ça a peut-être été le Grec. Le mythe de Babel représente la plus authentique tentative humaine d'expliquer l'émergence des langues.

La ville de Babylone située en Mésopotamie l'actuellement Iraq, présumée fondée 2300 Avant J-C et n'étant aujourd'hui que ruines soupçonnées, a depuis toujours attisé toutes les curiosités. Hérodote en avait fait une ville cosmopolite, symbole de la magnificence et de la dépravation humaine.

Certains historiens attestent que la construction de l'une des tours de Babylone, celle de Babel qui signifie en hébreux

² <https://www.axl.cefan.ulaval.ca/monde/origine-langues.htm>

« confusion », résulte d'une tentative de préservation, voulant justement protéger la langue mère de toute confusion, comme le désigne le passage suivant : « Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet touche au ciel et faisons-nous un nom afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre » (HENNING, Richard, 1957 : 65). Voulant aussi atteindre l'empire de Dieu, ils avaient fait de cette tour la porte des sept cieux, c'est d'ailleurs pourquoi le châtement divin fut d'après la Genèse jeté sur eux : « Pour en revenir à la tour de Babel de la Genèse, remarquons que le narrateur insinue qu'elle n'a jamais été terminée après que la foudre l'eut frappée » (HENNING, Richard, 1957 : 68). Une foudre qui avait mis un terme à l'union humaine, créant de la sorte une brèche d'où s'étaient faufilees toutes les langues du monde.

Alors que certains croient en la véracité d'un tel mythe en affirmant que l'être humain faisait partie, il y a environ 200 mille ans d'un minuscule groupe d'homo sapiens dont il est d'ailleurs le descendant, d'autres tel que le linguiste français Claude Hagège, s'opposant à l'hypothèse d'un tel fait historique, affirme que :

Contrairement à l'idée courante, il est très probable que l'immense diversité des idiomes aujourd'hui attestés ne se ramène pas à une langue originelle unique pour toute l'humanité. S'il y a unicité, c'est celle de la faculté de langage propre aux hominiens et non celle de la langue elle-même. À l'origine, donc, une seule espèce (monogénétisme de la lignée), mais non un seul idiome (polygénisme des langues).³

En remontant les aiguilles du temps d'une quelques milliers d'années (d'après le généticien français André Langaney, la proto-langue se situerait entre 30 mille et 60 mille ans avant notre ère), la linguistique historique et comparatiste a essayé de relier les langues humaines entre elles, en recréant une

³ <https://www.axl.cefano.ulaval.ca/monde/origine-langues.htm>

généalogie, les regroupant sur les troncs d'un seul arbre, celui de la langue ancestrale. La méthodologie de cette linguistique est résumée dans le passage suivant :

on cherche dans les langues dont on veut établir la parenté des similarités grammaticales, comme par exemple des analogies dans les systèmes de conjugaison ou de déclinaisons, et des similarités lexicales, en établissant des listes des mots qui se correspondent de langue à langue, tant au plan phonétique que sémantique. (VICTORRI, Bernard, 2006 : 03)

Le triptyque *Izuran* (qui signifie en berbère racine) se présentant sous forme d'une saga familiale et écrit par l'écrivaine algérienne Fatéma Bakhaï, se joint à cette volonté d'affiliation, essayant dans une mosaïque de trois romans de reconstruire l'identité tamazight en retraçant l'origine de sa langue. Partant de la près-histoire, passant par la présence romaine, byzantine, vandale et arabe pour arriver enfin vers la colonisation française, elle recrée les grands axes de l'Histoire de la société algérienne afin de faire connaître à son lecteur la généalogie des amazighs, tout en décrivant le supplice d'une société qui se retrouve réfugiée dans les terres de ses ancêtres.

Son écrit est un récit questionnant les conventions, nous incitant à poser la problématique suivante : A quel moment de l'Histoire, la langue tamazight est-elle apparue ? Comment cette langue a pu représenter un obstacle d'intégration pour ses locuteurs ? En ayant recours à l'approche socio-historique ainsi que l'approche thématique englobant l'onomastique et la symbolique, notre réflexion tentera de démontrer comment l'écrivaine a su reconstruire la trajectoire linguistique et identitaire tamazight confrontée aux autres langues, par le biais de la réécriture historique.

1. HISTOIRE ET LANGUE, RECIPROCITE ET SUBORDINATION

L'Histoire n'est pas qu'un ressassement d'événements dont avait parlé l'écrivain français Bernardin de Saint-Pierre en

affirmant que : « Les hommes ne veulent connaître que l'histoire des grands et des rois, qui ne sert à personne » (Dictionnaire des citations de la langue française, 1995: 194). C'est avant tout une expérience récréée et dans la mesure où la langue est définie comme étant : « un trésor déposé par la pratique de la parole dans les sujets appartenant à une même communauté » (Dubois, Jean et *al.* 1973 : 276). Nous pouvons à notre tour affirmer que langue et Histoire cohabitent dans un terrain, tentent d'expliquer la nature humaine, et d'analyser les communautés ainsi que leurs pratiques. Alors que certains revendiquent l'autonomie des études linguistiques, d'autres attestent que la langue en tant que pratique capricieuse et changeante se doit d'être l'objet de l'Histoire et par conséquent les frontières des deux domaines doivent devenir invisibles, voire inexistantes.

En Algérie, la langue a depuis toujours été un sujet de débat puisque l'Histoire du pays se proclame justement polyglotte en effleurant par son stylet les écrits de Kateb Yacine en langue tamazight, ceux de Mohammed Dib en langue française et ceux de Abdelhamid Ben Badis en langue Arabe. Dans une Algérie plurilingue, martyre et victime de son Histoire, les trois langues composant ce triptyque langagier se sont souvent entre-tuées, chacune d'elles essayant de reprendre le contrôle de la selle, acquérant chacune à son tour le titre de langue officielle.

La langue arabe avait été décrétée langue étrangère aux alentours des années 1938, Abdelhamid Ben Badis avait à ce moment-même déclaré que l'Algérie est un pays arabe et musulman, défiant de la sorte la prédominance du français et de la colonisation française, tout en créant sans le savoir une ouverture vers une très prochaine campagne d'arabisation projetant d'éradiquer toute langue autre que l'Arabe. A l'aube de l'indépendance, le gouvernement algérien a en effet essayé de redonner de la valeur à « la langue sacré du coran », c'était en réalité une tentative de réhabiliter l'identité algérienne perdue

dans les méandres de plus d'un siècle de colonisation, c'est pourquoi l'ancien président algérien Ahmed Ben Bella avait ouvertement déclaré en 1963: « Nous sommes des Arabes, des Arabes, dix millions d'Arabes [...] Il n'y a d'avenir dans ce pays que dans l'arabisme ».⁴

Au sein d'une telle tension, la population berbère a commencé à revendiquer sa place, entre un gouvernement arabisant et une nation regroupant un total de 25% d'individus berbérophones équivalant à plus de 8 millions de personnes, ils s'étaient demandés où était donc l'avenir du tamazight ? C'est en 1970, qu'un groupe basé en France appelé académie berbère entreprit les premières protestations tamazights. Par la suite en 1980, « le printemps berbère », un mouvement révolutionnaire avait montré des manifestations de désapprobation en criant à tous ceux qui voulaient bien l'entendre qu'ils étaient berbères et non pas arabes, c'est ainsi qu'ils se réunirent sous l'égide de l'emblématique phrase : La défense et la promotion de l'identité culturelle de la nation amazigh.

Portant le nom d'Amazigh signifiant « homme libre », ces derniers ont eu du mal à se retrouver face à une situation leur imposant le statut de « réfugié dans son propre pays », prisonniers d'une langue n'étant pas la leurs, ils avaient revendiqué une certaine autonomie, celle de la reconnaissance accordant le statut de langue officielle à la langue berbère. En 1992, s'était par conséquent diffusé à la télévision le premier journal en langue tamazight et ce n'est qu'en 2001, qu'elle fut consacrée langue nationale et annoncée aux côtés de l'arabe et de l'Islam comme étant constituante et composante intégrale de l'identité algérienne.

C'est suite à ces mouvements que les écrivains berbères s'étaient engagés à transcrire leur quête identitaire, en essayant de véhiculer et de transmettre les traditions et la culture de leurs

⁴ <https://arlap.hypotheses.org/7953>

ancêtres. Alors qu'on avait déjà assisté en 1950 à la publication de la première œuvre littéraire écrite en kabyle, *Les cahiers de Belaïd* de Belaïd Aït-Ali, les noms des écrivains berbères, voulant chanter leur civilisation, défilèrent. Une littérature d'expression de soi, de combat et d'affirmation identitaire prenait explicitement son envol au sein de la société algérienne. De nos jours, les affiches écrites en français sont remplacées par d'autres en berbère, mais s'agit-il réellement d'un changement de mentalité ou d'une tentative désespérée de mettre un terme à la présence française en Algérie ?

2. AUX IZURANS DE L'INDIVIDU BERBERE

La langue berbère est de manière spécifique une langue utilisée entre les trois régions de l'océan atlantique, la méditerranée et le tropique du cancer. Son origine tout autant que celle des berbères est incessamment discutée puisque :

Abordée dans l'antiquité, réduite puis gelée à l'époque médiévale, reprise à l'époque coloniale [...] cherchée tantôt dans les sources linguistiques, tantôt les rapports ethniques, reste complexe, tant elle plonge ses racines dans les temps immémoriaux. (ACHOUR, Cheurfi, 2007 : 98)

L'écrivaine algérienne Fatéma Bakhaï démarre son premier *récit Izuran : Au pays des hommes libres* par une citation de Malika Hachid qui dans un ouvrage intitulé *Les premiers Berbères : entre Méditerranée, Tassili et Nil* publié en 2000 a essayé de reconstruire la généalogie de l'individu berbère et de la civilisation nord-africaine :

La berbéricité émerge au Maghreb il y a environ 11 000 à 10 000 ans. Les ancêtres les plus lointains des Berbères sont de pure souche africaine mais ils sont déjà mixtes. Les uns, les Mechtoïdes, sont strictement autochtones du Maghreb, les autres, les Proto-Méditerranéens capsiens, sont arrivés sur les rives de la Méditerranée à une époque si reculée de la Préhistoire, que se poser la question de savoir s'ils sont étrangers ou non perd tout

son sens. Ces deux groupes vont s'interpénétrer anthropologiquement et culturellement à tel point que l'on peut affirmer que la berbéricité en tant qu'identité et culture s'est forgée sur la terre d'Afrique du Nord et nulle part ailleurs. (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 05)

A travers un tel énoncé, l'écrivaine déclare explicitement que les berbères sont les habitants autochtones du nord d'Afrique. D'après le linguiste français d'origine berbère Salem Chaker, la grande majorité, pour ne pas dire la totalité des habitants du Maghreb sont des berbérophones ayant oublié qu'ils l'étaient et devenant par conséquent arabophones. L'encyclopédiste algérien Achour Cheurfi atteste que selon Hérodote, les proto-Berbères occupaient le Sahara, ils composaient des tribus : « [...] rivales, éparpillés sur une aire assez vaste géographiquement morcelée, ils purent s'unifier face à leurs conquérants ». (ACHOUR, Cheurfi, 2007 : 99)

Le récit du premier triptyque de Fatéma Bakhāï s'inscrit dans cette période prés-historique, elle décrit l'existence de deux hordes, celle des Poil-Rouge et celle des noires, deux tribus ennemies :

Les hordes noires des collines et des plaines côtoyèrent longtemps les Poils Rouges des forêts. Ils s'observaient de loin, se battaient souvent puis connaissaient des périodes paisibles lorsque les pluies avaient été abondantes et le gibier généreux (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 20).

Ces deux communautés représentent les deux revers de l'Algérie, la société arabophone opposée à la société berbérophone.

Fatéma Bakhāï fait défiler les millénaires pour atterrir à une période où l'échange et le métissage fut puisque les deux hordes s'accouplèrent ce qui en résultat : « [...] ces nouvelles hordes blanches qui ressemblaient aux Poils Rouges mais dont les cheveux aplatis sur le crâne avaient les tons de la brousse à la fin de la saison sèche » (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 23). Ils

commençaient à comprendre qu'ils pouvaient s'unir et qu'ils avaient besoin l'un de l'autre comme le souligne ce passage :

Le besoin de l'autre s'épanouissait sous une autre forme, subtile, insaisissable, incontrôlable, un élan qui dépassait les besoins du corps sans les renier. Mâles et femelles, du nouveau-né au vieillard, des hordes noires, rouges ou blanches ne découvraient pas mais exprimaient enfin leur besoin d'amour. (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 29)

Il faut savoir qu'à cette époque le grand Sahara était un paradis sur terre puisque :

Avant 4000 B.P., les conditions pluviométriques sont globalement favorables dans le Sahara méridional et permettent à de nombreux groupes humains de prospérer. Ces conditions sont peut-être même "trop" favorables plus au sud. (VERNET, Robert, 2013: 02)

Ce n'est que bien après que surgit la grande désertion causant un énorme glissement de population vers le nord, Fatéma Bakhai parle de ce phénomène dans ce qui suit :

Les saisons sèches étaient de plus en plus longues et les saisons de pluies capricieuses. Sur les montagnes, les arbres souvent ne renouvelaient pas leurs feuillages et les chèvres dévoraient les jeunes pousses avant qu'ils puissent étendre leurs branches. Le lac n'était plus qu'un étang et la rivière dévoilait ses galets. (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 25)

Ce qui obligea les tribus à se rapprocher du Nord mais sans oser s'y aventurer, l'écrivaine souligne que :

Pendant des siècles, la tribu [...] se perpétua sur ces hauts plateaux qui regardaient vers le Sud mais ne dédaignaient pas les brises du Nord. Du Sud, on gardait de vagues souvenirs, du Nord on hésitait toujours à percer les secrets. (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 66)

Fatéma Bakhaï survole l'Histoire, partant du désert elle atterrit aux alentours de 240 Avant J-C, à une époque témoignant de la présence romaine en Algérie. Il faut signaler que la langue tamazight a en partie été considérée en tant que langue minoritaire car il n'y a aucun écrit historique écrit en cette langue, elle est d'ailleurs connue pour sa richesse orale. Truffée de poésies, d'énigmes, de chansons, de fêtes, de contes et de légendes, elle représente un patrimoine culturel oral, riche et diversifié. L'écrivaine nous en donne d'ailleurs un avant-gout, par le biais du personnage Tamemat, durant la fête berbère Yanayer. Nous avons remarqué que le nom du personnage ressemble au terme berbère « tamawt » qui signifie fraternité ; dans le récit de Bakhaï, la fraternité autrement dit l'affiliation ancestrale et généalogique est tracée grâce aux contes et légendes berbères que cette femme âgée raconte, véhiculant de la sorte l'Histoire de toute une civilisation :

Chacun allumerait la sienne [bougie] autour des paniers d'alfa où les produits de la terre étaient réunis. Les fèves, les pois chiches, les grains de blé bouillis et salés, les noix, les châtaignes, les glands et les figues séchées, les olives dans leur huile et puis, la surprise qu'elle leur réservait : des dattes encore attachées à leurs branchettes ! Elle se réjouissait à l'avance du plaisir qu'elle lirait dans leurs yeux. (BAKHAI, Fatéma, 2010a: 143)

C'est à travers ce genre de festivité qu'elle nous raconte quelques légendes berbères, comme celle de Tirman (une commune à Sidi Bel Abbes porte le même nom), un grand combattant aux côtés de Tacfarinas, le célèbre chef de guerre berbère : « Ce soir, j'ai décidé de vous raconter l'histoire de Tirman le rouge, Tirman le borgne. C'était il y a longtemps, très longtemps, Tirman était le grand-père du grand-père de mon grand-père [...] » (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 145).

L'écrivaine nous démontre que la difficulté d'intégration de l'individu berbère existe depuis toujours, puisque c'est à

l'époque de Juba II que le personnage Aghdim, calligraphe du roi, s'obstine à utiliser sa langue natale : « Je suis un barbare, comme vous dites, j'ai appris à parler dans la langue de mes ancêtres et puis on m'a enseigné le grec, le latin n'est venu que tardivement » (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 128). Ce personnage éprouve le besoin d'affirmer sa langue, cette affirmation est accompagnée d'une haine invétérée à l'encontre de ce roi et de sa femme Cléopâtre Séléne, s'étant assimilés à une langue et à une culture n'étant pas les leurs, créant une nation leur paraissant étrangère, le passage suivant démontre son mépris :

Elle ne faisait aucun effort pour, au moins, connaître le peuple sur lequel elle régnait. Elle avait prénommé son fils Ptolémée ! Aghdim en était encore coqué. Ne suffisait-il pas que les Numides se voient imposer une élite romaine ! [...] Si l'un de mes enfants me donne encore un petit-fils, se promit-il, je le prénommerai Jugurtha ! (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 128)

Aghdim demande, dans le récit, à Juba de créer une école pour faire enseigner la langue berbère : « ? Elle existe, nous la parlons, nous pourrions l'écrire et la lire aussi !' Avait-il plaidé » (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 130). Il insiste sur le fait qu'il était temps de battre le fer en lui demandant d'admettre qu'ils ne sont pas romains, ils sont « des hommes libres ».

A travers le passage qui suit, nous pouvons comprendre que la langue représente, dans le texte, une plaidoirie pour les berbères attestant de leur existence :

En Grec et en latin, ils semblaient résignés mais, dans la langue de leurs ancêtres, ils entretenaient l'espoir. Lorsqu'ils se rencontraient, se saluaient, un petit mot, discrètement glissé dans la conversation, leur permettait de se reconnaître : Izuran, racines. (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 130)

Cette dualité de Grec et de latin dont parle l'écrivaine, n'est-elle pas en réalité l'arabe et le français ? S'asseyant côte à côte et voulant évincer les minorités langagières.

En s'inscrivant aux alentours des années 534, alors que Byzance s'installait en Algérie, le récit de Bakhaï exprime la rébellion berbère qui s'intensifie se personnifiant dans la librairie du personnage Maxence où :

Des jeunes gens, souvent fils de notables, s'échangeaient discrètement des petits parchemins qui ne portaient ni son écriture ni celles des copistes. Il connaissait, comme tout le monde, ce poème d'un auteur inconnu qui circulait à Icosium et dans toutes les grandes villes, lui avait-on dit. Il avait pour titre ' Pour qu'enfin cette terre s'appartienne'. (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 198)

Maxence ignore que le poème en question appartient en réalité à son fils Amzagh, refusant de se soumettre aux colonisateurs puisque :

Du pays des Maures à Carthage, de la mer au grand désert, partout la révolte éclate, partout les tribus se rebellent, celles qui appartiennent à la terre et celles qui s'abritent sous les tentes... Mais leurs forces s'éparpillent, leurs courages se dispersent ! Il est temps de les unir pour un combat commun ! (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 198)

Le combat mentionné par Fatéma Bakhaï représente en réalité le printemps berbère, joignant les berbères sous un seul et unique emblème, celui de la reconnaissance, défiant le monopole des autres langues. Maxence déclare d'ailleurs à son fils :

'Les vers sont médiocres mais leur contenu redoutable !' Amzagh n'avait pu maîtriser le petit rire nerveux qui l'avait secoué. Il était l'auteur de ces vers médiocres au contenu redoutable ! Il en avait eu l'idée pour réveiller certaines consciences. (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 201)

Vers la fin du roman, L'écrivaine exprime en plus de la passion rebelle, la peur des berbères suite à la conquête arabe du Maghreb au VIIème siècle à travers la parole d'Amzagh :

Refugiée dans son propre pays. Réécriture de l'histoire pour une...

'Père, osa enfin, dire Amzagh avec un tremblement dans la voix, Carthage s'est effondrée... Elle craint de nouveaux conquérants venus de l'est, des musulmans qui n'ont qu'un seul cri de ralliement : Allah Akbar'. (BAKHAI, Fatéma, 2010a : 202)

Dès le début du deuxième triptyque *Izuran : Les enfants d'Ayye*, Fatéma Bakhaï relance le débat à travers ce passage :

L'Histoire de mes ancêtres n'intéresse sans doute que moi. Les autres descendants ne veulent pas la connaître. Cette histoire les gêne. Elle les oblige à se regarder sous un autre angle...qui les dérange ! Ils préfèrent la stabilité et le confort d'une histoire immédiate qui occulte les épopées vécues par ces aïeux dont on ne revendique pas la mémoire : une réticence atavique, comme un secret honteux dont on ne connaît plus très bien les détails et dont la seule évocation sème un trouble diffus que l'on s'empresse de nier ! (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 05)

C'est lors d'une visite à Icosium, l'ancienne Alger que le personnage Doria une vieille berbère, refuse de s'assimiler à une culture n'étant pas la sienne :

Doria ne prêta pas grande attention à la foule. Elle remarqua pourtant les nouveaux visages, les robes longues et les turbans serrés. Elle saisit quelques bribes de cette langue inconnue toute en arrondis et en souffles retenus. (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 10)

Devenant arabophone, son fils offre à son enfant un nom arabe : Hassan, le passage suivant décrit la surprise se saisissant de Doria :

Le coup porté avait été si rude qu'il avait entraîné avec lui sa propre insensibilité. Elle était livide, ne ressentait plus rien sinon le désir de ne plus être là. Partir, vite, ne rien savoir, ne rien comprendre, fuir, se réfugier sur sa terre. (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 12)

Elle désapprouve toute forme de cohabitation qui représente pour elle le synonyme de la soumission à l'ennemie :

'J'ai l'impression qu'ils ont honte de leur passé ! Ils le renient ! Ils ne veulent plus se souvenir de ce qui a fait leurs joies et leurs peines comme s'ils étaient nés hier ! Et ils parlent [...] ils interdisent, ils imposent, ils s'inventent des habitudes'. (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 20)

Elle s'indigne du fait qu'ils : « apprennent l'arabe et oublient la langue de leurs aïeux ! Ils étaient « Barbares » avec les romains, l'accent de l'Orient les a faits « berbères » et ils acceptent et s'en félicitent comme si c'était un compliment ! » (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 19). Le cousin de Doria Léonidas, par contre représente dans le roman l'individu berbère prêt à baisser les armes, comme le désigne le passage suivant :

Le combat de Koceïlia et de Daïmia était courageux et le combat de tous les autres qui ont tenté de résister mais la vague était trop puissante, elle a tout emporté sur son chemin. Si l'on ne peut y échapper, pourquoi ne pas s'y accommoder ? (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 19)

Vers la fin du roman, c'est à travers un ouvrage fictif que l'écrivaine nous décrit l'évolution linguistique en l'Algérie et au Maghreb :

Seuls les lettrés dans les villes parlent arabe. Dans les campagnes, les villages de montagne, on ne sait de l'arabe que quelques mots et les sourates nécessaires à l'accomplissement de la prière. J'ai pu constater, que dans les villes surtout, une nouvelle langue était en train de naître. C'est un mélange d'arabe déformé, de berbère et de quelques mots étrangers arrivés dans les ports. (BAKHAI, Fatéma, 2010b : 190)

Le troisième roman du triptyque de Fatéma Bakhai *Izuran : Au pas de la sublime porte* s'inscrit dans un cadre de guerre joignant tour à tour, l'Espagne, l'empire Turc et la France, trois forces se déchirant pour les terres de l'Algérie. Dans un tel contexte et à travers une intratextualité re-citant le document référentiel fictif que nous avons déjà mentionné,

l'écrivaine essaie de démontrer l'attachement de l'individu berbérophone à ses racines qui commencent à s'effriter:

Tiens, lui avait dit Hind au soir de sa vie. J'ai trouvé ces parchemins par hasard à la veille de notre départ pour Grenade. C'est grâce à eux que l'on sait que notre aïeul Khalil venait du Maghreb. Je les ai gardés toute ma vie. Pourquoi ? Je ne sais pas ! Mais il me semble important de les préserver. (BAKHAI, Fatéma, 2010c : 29)

Un document si précieux qu'il sera préservé de génération en génération, témoignant des origines des personnages en reliant chacun d'eux à ses ancêtres. Ces parchemins sont une référence guidant chacun de leurs pas, assurant la continuité d'une culture et d'un héritage, le passage suivant nous démontre son importance :

Contre le mur qui lui faisait face. L'imposant meuble marqueté qui contenait une partie de sa vie. C'est là qu'il rangeait [...] ce qu'il avait consigné avec tant de soins pendant trente ans [...] Le meuble protégeait aussi un petit coffre, si vieux qu'on craignait de s'en saisir. (BAKHAI, Fatéma, 2010c : 221)

Ce coffre contient leur Izuran nourrissant cette flamme de liberté, le passage suivant représente une lettre soulignant cette fièvre :

Tu te souviens du manuscrit que tu m'as fait recopier ? Comme j'aimerais l'avoir entre les mains ! Il parle de nos aïeux [...] Il me semble, encore plus que ces Turcs, qu'il de mon devoir de combattre pour libérer la ville de mon lointain aïeul (BAKHAI, Fatéma, 2010c : 93)

Le triptyque de Fatéma Bakhāï s'annonce comme étant la personnification d'un tafsut (qui signifie en berbère printemps), questionnant le passé afin de comprendre le présent tout en retraçant l'identité berbère. Son œuvre se présente sous la forme d'une esquisse décrivant les changements sociopolitiques et modifiant la position de la culture, de l'identité et de la langue tamazight réfugiées face à l'autre. Le récit de Fatéma Bakhāï est

une lettre encourageant l'intégration égale et juste, où un Hartani⁵ est capable de s'unir à une targuia, où une esclave chrétienne peut devenir une pieuse musulmane, où un enfant né sans père devient à son tour le meilleur des parents, c'est surtout un récit où un individu berbère peut revendiquer son appartenance. Son encre dessine les courbes de l'Algérie et ceux du monde dans un éternel échange culturel joignant l'Andalousie, Carthage, Rome, Istanbul, Tlemcen, Oran, Alger, Bejaia... Elle nous présente sous la forme de triptyque le mal-être berbère obligé de s'effacer devant l'autre.

Dans un article intitulé Les algériens et leur Histoire, Fatéma Bakhaï affirme que ce qui la incitée à réécrire l'Histoire est en effet la déception qu'elle avait ressentie en lisant les manuels d'Histoire puisqu' : *« après l'euphorie de la libération. Le désenchantement et les silences imposés, les cruelles années vécues, les Algériens aujourd'hui interrogent leur passé »* (BAKHAI, Fatéma, 2012 : 07). Un passé qui a été mis entre parenthèse, réadapté au goût des autorités voyant dans certains de ses événements un fil de tabous qu'ils doivent impérativement faire taire.

Sa plume essaie de dépoussiérer les vestiges du passé pour construire les reflets de l'avenir car l'Histoire se donne les moyens de : *« [...] cimenter le corps social, de consolider le sentiment national, de forger la citoyenneté mais aussi de manière plus insidieuse, de légitimer et conforter l'ordre existant »* (BAKHAI, Fatéma, 2012 : 07). Un ordre qui s'est longtemps accordé tous les privilèges mettant à huit clos la présumée démocratie en raturant les zones d'ombre de l'histoire qui d'après Bakhaï est méconnue, travestie et mal-acceptée.

Créant un univers romanesque sur lequel s'étend l'échange culturel, elle tamponne son récit par la réhabilitation de l'individu berbère en tant qu'un membre à part entière de la

⁵ Nom donné aux habitants de couleur noire du désert.

société algérienne, voulant être accepté pour ses différences. Sa prise de parole affirme que le double trident tamazight représentant la vie et l'olivier qui signifient victoire, sagesse, immortalité et espérance est en réalité le symbole d'une double identité affirmée par son porteur : Je suis algérien et berbère, défendant ces deux causes, espérant que ma culture soit reconnue comme telle. Ses personnages ressassent une seule et unique réplique : « Mon ancrage identitaire est éternel et la parole de mes ancêtres vivra et vaincra. » Ses romans représentent une carte historique retraçant les difficultés langagières rencontrées par les locuteurs berbères, qui éprouvent une répression transformant leur appartenance en une tour s'y sentant réfugiés, perdant par conséquent le droit « d'être ».

BIBLIOGRAPHIE

- (1995). *Dictionnaire des citations de langue française*. Paris : Bookking International.
- Achour, Cheurfi. (2007). *L'encyclopédie maghrébine*. Alger : Casbah.
- Bakhaï, Fatéma. (2010). *Izuran I : Au pays des hommes libres*. Alger : Alpha.
- Bakhaï, Fatéma. (2010). *Izuran II : Les enfants d'Ayye*. Alger : Alpha.
- Bakhaï, Fatéma. (2010). *Izuran III: Au pas de la sublime porte*. Alger : Alpha.
- Dubois, Jean et al. (1973). *Dictionnaire de linguistique*. Paris : Librairie Larousse.
- Henning, Richard. (1957). *Les grandes énigmes de l'Histoire*, Paris : Laffont.
- Leclerc, Jacques, « L'origine des langues », disponible sur [<https://www.axl.cefanelaval.ca/monde/origine-langues.htm>], consulté le 15/10/2021.

T, T, « La langue française en Algérie : Etat des lieux », disponible sur [<https://arlap.hypotheses.org/7953>], consulté le 15/10/2021.

Vernet, Robert. « Peuples et évolution climatique en Afrique nord-tropicale, de la fin du Néolithique à l'aube de l'époque moderne », *Afriques, débats, méthodes et terrains d'histoire*, disponible sur [<http://afriques.revues.org/1209>], consulté le 10/10/2021.

Victorri, Bernard. « Origine des langues et du langage », disponible sur [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00009947>], consulté le 10/10/2021.